L'ÉPREUVE, (7

COMÉDIE,

Par MONSIEUR D***.

Représentée, pour la première fois, par les comédiens Italiens, le 9 novembre 1740.





A PARIS,

Chez Louis, marchand de Pièces de théâtre et de musique, sur le Pont-Neuf, à la Lyre d'Orphée.

AN VI DE LA RÉPUBLIQUE

ACTEURS.

MADAME ARGANTE.

ANGÉLIQUE, sa fille.

LISETTE, Suivante.

LUCIDOR, Amant d'Angélique.

FRONTIN, Valet de Lucidor.

Me. BLAISE, jeune Fermier du Village.

L'ÉPREUVE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCIDOR, FRONTIN *en bottes et en habit de maître.*

LUCIDOR.

Rentrons dans cette salle. Tu ne fais que d'arriver?

FRONTIN.

Je viens de mettre pied à terre à la première hôtellerie du village, j'ai demandé le chemin du château, suivant l'ordre de votre lettre, et me voilà dans l'équipage que vous m'avez prescrit. De ma figure, qu'en dites-vous?

Il se retourne.

Y reconnoissez-vous votre valet-de-chambre, et n'ai-je pas l'air un peu trop seigneur?

LUCIDOR.

Tu es comme il faut; à qui t'es-tu adressé en entrant?

FRONTIN.

Je n'ai rencontré qu'un petit garçon dans la cour, et vous avez paru. A présent que voulez-vous faire de moi et de ma bonne mine?

LUCIDOR.

Te proposer pour époux à une très-aimable fille.

FRONTIN.

Tout de bon! ma foi, monsieur, je soutiens que vous êtes encore plus aimable qu'elle.

LUCIDOR.

Eh non, tu te trompes, c'est moi que la chose regarde.

FRONTIN.

En ce cas-là, je ne soutiens plus rien.

LUCIDOR.

Tu sais que je suis venu ici il y a près de deux mois pour y voir la terre que mon homme d'affaires m'a achetée; j'ai trouvé dans le château une madame Argante qui en étoit comme la concierge, et qui est une petite bourgeoise de ce pays-ci. Cette bonne dame a une jeune fille qui m'a charmé et c'est pour elle que je veux te proposer.

FRONTIN, *riant.*

Pour cette fille que vous aimez, la confidence est gaillarde, nous serons donc trois; vous traitez cette affaire-ci comme une partie de piquet.

LUCIDOR.

Ecoute-moi donc, j'ai dessein de l'épouser moi-même.

FRONTIN.

Je vous entends bien, quand je l'aurai épousée.

LUCIDOR.

Me laisseras-tu dire ? Je te présenterai sur le pied d'un homme riche et mon ami, afin de voir si elle m'aimera assez pour te refuser.

FRONTIN.

Ah ! c'est une autre histoire; et cela étant, il y a une chose qui m'inquiète.

LUCIDOR.

Quoi ?

FRONTIN.

C'est qu'en venant, j'ai rencontré près l'hôtellerie une fille, qui ne m'a pas apperçu, je pense, qui causoit sur le pas d'une porte; mais qui m'a bien la mine d'être une certaine Lisette que j'ai connue à Paris il y a quatre ou cinq ans, et qui étoit à une dame chez qui mon maître alloit souvent. Je n'ai vu cette Lisette-là que deux ou trois fois; mais comme elle étoit jolie, je lui en ai conté tout autant de fois que je l'ai vue, et cela vous grave dans l'esprit d'une fille.

LUCIDOR.

Mais vraiment, il y en a une chez madame Argante de ce nom-là, qui est du village, qui y a toute sa famille, et qui a passé en effet quelque tems à Paris avec une dame du pays.

FRONTIN.

Ma foi, monsieur, la friponne me reconnoitra; il y a de certaines tournures d'homme qu'on n'oublie point.

LUCIDOR.

Tous les remèdes que j'y sache, c'est de payer d'effronterie, et de lui persuader qu'elle se trompe.

FRONTIN.

Oh ! pour de l'effronterie je suis en fond.

LUCIDOR.

N'y a-t-il pas des hommes qui se ressemblent tant qu'on s'y méprend.

FRONTIN.

Allons, je ressemblerai, voilà tout; mais dites-moi, monsieur, souffririez-vous un petit mot de représentation ?

LUCIDOR.

Parle.

FRONTIN.

Quoiqu'à la fleur de votre âge, vous êtes tout-à-fait sage

et

et raisonnable; il me semble pourtant que votre projet est bien jeune.

LUCIDOR, *fâché.*

Hem?

FRONTIN.

Doucement, vous êtes le fils d'un riche négociant qui vous a laissé plus de cent mille livres de rente, et vous pouvez prétendre aux plus grands partis: le minois dont vous parlez est-il fait pour vous appartenir en légitime mariage? Riche comme vous êtes, on peut se tirer de là à meilleur marché, ce me semble.

LUCIDOR.

Tais-toi, tu ne connois pas celle dont tu parles; il est vrai qu'Angélique n'est qu'une simple bourgeoise de campagne, mais originairement elle me vaut bien; et je n'ai pas l'entêtement des grandes alliances: elle est d'ailleurs si aimable; et je démêle à travers son innocence tant d'honneur et tant de vertu en elle; elle a naturellement un caractère si distingué, que si elle m'aime, comme je le crois, je ne serai jamais qu'à elle.

FRONTIN.

Comment, si elle vous aime? est-ce que cela n'est pas décidé?

LUCIDOR.

Non, il n'a pas encore été question du mot d'amour entr'elle et moi: je ne lui ai jamais dit que je l'aime; mais toutes mes façons n'ont signifié que cela; toutes les siennes n'ont été que des expressions du penchant le plus tendre et le plus ingénu. Je tombai malade trois jours après mon arrivée; j'ai été même en quelque danger: je l'ai vue inquiète, alarmée, plus changée que moi, j'ai vu des larmes couler de ses yeux, sans que sa mère s'en apperçût; et depuis que la santé m'est revenue, nous continuons de même; je l'aime toujours sans le lui dire; elle m'aime aussi sans m'en parler, et sans vouloir cependant m'en faire un secret; son cœur simple, honnête et vrai, n'en sait pas davantage.

FRONTIN.

Mais vous, qui en savez plus qu'elle, que ne mettez-vous un petit mot d'amour en avant? il ne gâteroit rien.

LUCIDOR.

Il n'est pas tems: tout sûr que je suis de son cœur, je veux savoir à quoi je le dois, et si c'est l'homme riche, ou seulement moi qu'on aime; c'est ce que j'éclaircirai par l'épreuve où je vais la mettre; il m'est encore permis de n'appeler qu'amitié tout ce qui est entre nous deux, et c'est de quoi je vais profiter.

FRONTIN.

Voilà qui est fort bien; mais ce n'étoit pas moi qu'il falloit employer.

LUCIDOR.

Pourquoi?

FRONTIN.

Oh! pourquoi : mettez-vous à la place d'une fille, et ouvrez les yeux, vous verrez pourquoi; il y a cent à parier contre un que je plairai.

LUCIDOR.

Le sot! Hé bien, si tu plais, j'y rémedierai sur-le-champ en te faisant connoître. As-tu apporté les bijoux?

FRONTIN, *fouillant dans sa poche.*

Tenez, voilà tout.

LUCIDOR.

Puisque personne ne t'a vu entrer, retire-toi avant que quelqu'un que je vois dans le jardin n'arrive. Va t'ajuster et ne reparois que dans une heure ou deux.

FRONTIN.

Si vous jouez de malheur, souvenez-vous que je vous l'ai prédit.

SCENE II.

LUCIDOR, BLAISE, *qui vient doucement habillé en riche fermier.*

LUCIDOR.

Il vient à moi, il paroît avoir à me parler.

Me. BLAISE.

Je vous salue, M. Lucidor : hé bien, qu'est-ce? comment vous va? vous avez bonne maine à cette heure.

LUCIDOR.

Oui, je me porte assez bien, maître Blaise.

Me. BLAISE.

Faut convenir que votre maladie vous a bian fait du proufit; vous vela morgé plus rougeaut: plus varmeille, ça réjouit, ça me plaît à voir.

LUCIDOR.

Je vous en suis obligé.

Me. BLAISE.

C'est que j'aime tant la santé des braves gens, alle est si recommandable, sur-tout la vôtre, qui est la plus recommandable de tout le monde.

LUCIDOR.

Vous avez raison d'y prendre quelqu'intérêt: je voudrois pouvoir vous être utile à quelque chose.

Me. BLAISE.

Voirement cette utilité-là est belle et bonne, et je viens tout justement vous pr[illegible] de m'en gratifier d'une.

LUCIDOR.

Voyons.

Me. BLAISE.

Vous savez biau, monsieur, que je fréquente chez madame Argante, et sa fille Angelique : alle est gentille au moins.

LUCIDOR.

Assurément.

Me. BLAISE, *riant.*

Hé, hé, hé, c'est, ne vous déplaise, que je vourois avoir sa gentillesse en mariage.

LUCIDOR.

Vous aimez donc Angélique?

Me. BLAISE.

Ah si cette petite criature-là m'affole, j'en pars si peu d'esprit que j'ai; quand il fait jour je pense à elle, quand il fait nuit j'en rêve, il faut du remède à ça, et je vians envars vous, à celle fin, par votre moyen, pour l'honneur et le respect qu'en vous porte ici, sauf voute grace! et si ça ne vous torne pas à importunité, de me favoriser de queuques bonnes paroles auprès de sa mère, dont j'ai itou besoin de la faveur.

LUCIDOR.

Je vous entends; vous souhaitez que j'engage madame Argaute à vous donner sa fille. Et Angélique vous aime-t-elle?

Me. BLAISE.

Oh dame, quand parfois je li conte ma chance, alle rit de tout son cœur, et me plante là; c'est bon signe, n'est-ce pas?

LUCIDOR.

Ni bon, ni mauvais : au surplus, comme je crois que madame Argante a peu de bien, que vous êtes fermier de plusieurs terres, fils de fermier vous-même...

Me. BLAISE.

Et que je sis encore une jeunesse : car je n'ons que trente ans, et d'himeur folichonne, un Roger-Bontems.

LUCIDOR.

Le parti pourroit convenir sans une difficulté.

Me. BLAISE.

Laquelle?

LUCIDOR.

C'est qu'en revanche des soins que madame Argante et toute sa maison ont eus de moi pendant ma maladie, j'ai songé à marier Angélique à quelqu'un de fort riche qui va se présenter, qui ne veut précisément épouser qu'une fille de campagne, de famille honnête, et qui ne se soucie pas qu'elle ait du bien.

Me. BLAISE.

Morgué, vous me faites là un vilain tour avec votre avisement monsieur Lucidor; vela qui m'est biau rude, biau chagrinant et biau traître. Jarnigué, soyons bons, je l'approuve, mais ne foulons personne; je sis voute prochain autant qu'un autre,

et ne faut pas peser sur cetici pour alléger cetilà; moi qui avois tant de peur que vous ne mouriez, c'étoit bian la peine de venir vingt fois demander comment va-t-il, comment ne va-t-il pas? Vela-t-il pas une santé qui m'est bian chanceuse? Après vous avoir mené moi-même cetilà qui vous a tiré deux fois du sang, et qui est mon cousin, afin que vous le sachiez, mon propre cousin germain; ma mère étoit sa tante, et jarni ce n'est pas bian fait à vous.

LUCIDOR.

Votre parenté avec lui n'ajoute rien à l'obligation que je vous ai.

Me. BLAISE.

Sans compter que c'est cinq bonnes mille livres que vous m'ôtez comme un sou, et que la petite aura en mariage.

LUCIDOR.

Calmez-vous: est-ce cela que vous en espérez? Hé bien, je vous en donne douze pour épouser une autre, et pour vous dédommager du chagrin que je vous fais.

Me. BLAISE, *étonné*.

Quoi! douze mille livres argent sec?

LUCIDOR.

Oui, je vous les promets, sans vous ôter cependant la liberté de vous présenter pour Angélique; au contraire, j'exige même que vous la demandiez à madame Argante; je l'exige; entendez-vous? car si vous plaisez à Angélique, je serois très-fâché de la priver d'un homme qu'elle aimeroit.

BLAISE, *se frottant les yeux de surprise*.

Eh! mais c'est comme un prince qui parle: douze mille livres? les bras m'en tombent, je ne saurois me r'avoir; allons, monsieur, boutez-vous là, que je me prosterne devant vous, ni plus ni moins que devant un prodige.

LUCIDOR.

Il n'est pas nécessaire, point de compliment: je vous tiendrai parole.

Me. BLAISE.

Après que j'ons été si mal appris, si brutal. Eh! dites-moi, roi que vous êtes, si par aventure Angélique me chérit, j'aurons donc la femme et les douze mille francs avec?

LUCIDOR.

Ce n'est pas tout-à-fait cela; écoutez-moi. Je prétends, vous dis-je, que vous vous proposiez pour Angélique, indépendamment du mari que je lui offrirai; si elle vous accepte, comme alors je n'aurai fait aucun tort à votre amour, je ne vous donnerai rien; si elle vous refuse, les douze mille francs sont à vous.

Me. BLAISE.

Alle me refusera monsieur, alle me refusera; le ciel m'en fera la grace, à cause de vous, qui le desirez.

LUCIDOR.

Prenez garde, je vois bien qu'à cause des douze mille francs, vous ne demandez déjà pas mieux que d'être refusé.

Me. BLAISE.

Hélas! peut-être biau que la somme m'étourdit un petit brin; j'en sis friand, je le confesse, alle est si consolante!

LUCIDOR.

Je mets cependant encore une condition à notre marché, c'est que vous feigniez de l'empressement pour obtenir Angélique, et que vous continuiez de paroitre amoureux d'elle.

Me. BLAISE.

Oui, monsieur, je serons fidèle à ça; mais j'ons bonne espérance de n'être pas daigne d'alle, et mêmement j'avons opinion, si alle osoit, qu'alle vous aimeroit plus que parsonne.

LUCIDOR.

Moi, maître Blaise, vous me surprenez, je ne m'en suis pas apperçu, vous vous trompez; en tout cas, si elle ne veut pas de vous, souvenez-vous de lui faire ce petit reproche-là, je serois bien aise de savoir ce qui en est par pure curiosité.

Me. BLAISE.

En n'y manquera pas, en li reprochera devant vous drès que monsieur le commande.

LUCIDOR.

Et comme je ne vous crois pas mal-à-propos glorieux, vous me ferez plaisir aussi de jeter vos vues sur Lisette, que sans compter les douze mille francs, vous ne vous repentirez pas d'avoir choisie, je vous en avertis.

Me. BLAISE.

Hélas! il n'y a qu'à dire, en se revirera itou sur alle, je l'aimerai par mortification.

LUCIDOR.

J'avoue qu'elle sert madame Argante; mais elle n'est pas de moindre condition que les autres filles du village.

Me. BLAISE.

Et voirement, elle en est née native.

LUCIDOR.

Jeune et bien faite d'ailleurs.

Me. BLAISE.

Charmante, monsieur varra l'appétit que je prends déjà pour alle.

LUCIDOR.

Mais je vous ordonne une chose; c'est de ne lui dire que vous l'aimez, qu'après qu'Angélique se sera expliquée sur votre compte, il ne faut pas que Lisette sache vos desseins auparavant.

Me. BLAISE.

Laissez faire à Blaise; en li parlant, je li dirai des propos

où alle ne comprenra rin; la vela, vous plait-il que je m'en aille?

LUCIDOR.

Rien ne vous empêche de rester.

SCENE III.

LUCIDOR, BLAISE, LISETTE.

LISETTE.

Je viens d'apprendre, monsieur, par le petit garçon de notre Vigneron qu'il vous étoit arrivé une visite de Paris?

LUCIDOR.

Oui, c'est un de mes amis qui vient me voir.

LISETTE.

Dans quel appartement du château souhaitez-vous qu'on le loge?

LUCIDOR.

Nous verrons quand il sera revenu de l'hôtellerie où il est retourné. Où est Angélique, Lisette?

LISETTE.

Il me semble l'avoir vue dans le jardin, qui s'amusoit à cueillir des fleurs.

LUCIDOR, *en montrant Blaise.*

Voici un homme qui est de bonne volonté pour elle, qui a grande envie de l'épouser, et je lui demandois si elle avoit de l'inclination pour lui, qu'en pensez-vous?

Me. BLAISE.

Oui, de quel avis êtes-vous touchant ça, belle brunette, ma mie?

LISETTE.

Eh mais, autant que j'en puis juger, mon avis est que jusqu'ici elle n'a rien dans le cœur pour vous.

Me. BLAISE, *gaiement.*

Rian du tout? ce que je disois que mademoiselle Lisette a de jugement.

LISETTE.

Ma réponse n'a rien de trop flatteur, mais je ne saurois en faire une autre.

Me. BLAISE, *cavalièrement.*

Cetelle-là est belle et bonne, et je m'y accorde. J'aime qu'on soit franc; et en effet, queul mérite avons-je pour li plaire à cette enfant?

LISETTE.

Ce n'est pas que vous ne valiez votre prix, monsieur Blaise; mais je crains que madame Argante ne vous trouve pas assez de bien pour sa fille.

Me. BLAISE, *en riant.*

Ça est vrai, pas assez de bien, pu vous allez, mieux vous dites.

LISETTE.

Vous me faites rire avec votre air joyeux.

LUCIDOR.

C'est qu'il n'espere pas grand chose.

Me. BLAISE.

Oui, vela ce que c'est, et pis, tout ce qui viant je le prends. (*à Lisette.*) le biau brin de fille que vous êtes.

LISETTE.

La tête lui tourne, ou il y a là quelque chose que je n'entends pas.

Me. BLAISE.

Stependant je me baillerai bian du tourment pour avoir Angélique, et il en pourra venir que je l'aurons, ou bian que je ne l'aurons pas, faut mettre les deux pour deviner juste.

LISETTE, *en riant.*

Vous êtes un très-grand devin.

LUCIDOR.

Quoi qu'il en soit, j'ai aussi un parti à lui offrir, mais un très-bon parti, il s'agit d'un homme du monde, et voilà pourquoi je m'informe si elle n'aime personne.

LISETTE.

Dès que vous vous mêlez de l'établir, je pense bien qu'elle s'en tiendra là.

LUCIDOR.

Adieu, Lisette, je vais faire un tour dans la grande allée; quand Angélique sera venue, je vous prie de m'en avertir. Soyez persuadée, à votre égard, que je ne m'en retournerai point à Paris sans récompenser le zèle que vous m'avez marqué.

LISETTE.

Vous avez bien de la bonté, monsieur.

LUCIDOR, *à Blaise en s'en allant, et à part.*

Ménagez vos termes avec Lisette, maître Blaise.

Me. BLAISE.

Aussi fais-je, je n'y mets pas les sens communs.

SCENE IV.

Me. BLAISE, LISETTE.

LISETTE.

Ce monsieur Lucidor a le meilleur cœur du monde.

Me. BLAISE.

Oh! un cœur magnifique, un cœur tout d'or; au surplus, comment vous portez-vous, mademoiselle Lisette?

LISETTE, *riant.*

Hé bien, que voulez-vous dire avec votre compliment;

maître Blaise ? vous tenez depuis un moment des discours bien étranges.

Me. BLAISE.

Oui, j'ons des manières fantaxes, et ça vous étonne, n'est-ce pas ? je m'en doute bian. (*et par réflexion.*) Que vous êtes agriable !

LISETTE.

Que vous êtes original avec votre agréable ! Comme il me regarde ! en vérité vous extravaguez.

Me. BLAISE.

Tout au contraire, c'est ma prudence qui vous contemple.

LISETTE.

Hé bien, contemplez, voyez, ai-je aujourd'hui le visage autrement fait que je ne l'avois hier ?

Me. BLAISE.

Non, c'est moi qui le vois mieux que de coutume ; il est tout nouviau pour moi.

LISETTE, *voulant s'en aller.*

Eh, que le ciel vous bénisse !

Me. BLAISE, *l'arrêtant.*

Attendez donc.

LISETTE.

Eh, que me voulez-vous ? C'est se moquer que de vous entendre ; on diroit que vous m'en contez ; je sais bien que vous êtes un fermier à votre aise, et que je ne suis pas pour vous ; de quoi s'agit-il donc ?

Me. BLAISE.

De m'acouter sans y voir goutte, de dire à part vous, ouais, faut qu'il y ait un secret à ça.

LISETTE.

Et à propos de quoi un secret, vous ne me dites rien d'intelligible ?

Me. BLAISE.

Non, c'est fait exprès, c'est résolu.

LISETTE.

Voilà qui est bien particulier ; ne recherchez-vous pas Angélique !

Me. BLAISE,

Ça est itou conclu.

LISETTE.

Plus je rêve, plus je m'y perds.

Me. BLAISE,

Faut que vous vous y perdiais.

LISETTE.

Mais pourquoi me trouver si agréable ; par quel accident le remarquez-vous plus qu'à l'ordinaire ? jusqu'ici vous n'avez pas pris garde si je l'étois ou non. Croirai-je que vous êtes tombé subitement amoureux de moi ? je ne vous en empêche pas.

Me. BLAISE,

Me. BLAISE, *vîte et vivement.*

Je ne dis pas que je vous aime.

LISETTE, *criant.*

Que dites-vous donc ?

Me. BLAISE.

Je ne dis pas que je ne vous aime point, ni l'un ni l'autre, vous m'en êtes témoin ; j'ons donné ma parole, je marche droit en besogne, voyez-vous, il n'y a pas à rire à ça ; je ne dis rin, mais je pense, et je vais répétant que vous êtes agriable.

LISETTE, *étonnée, et le regardant.*

Je vous regarde à mon tour, et si je ne me figurois pas que vous êtes timbré, en vérité, je soupçonnerois que vous ne me haissez pas.

Me. BLAISE.

Oh, soupçonnez, croyez. persuadez-vous, il n'y aura pas de mal, pourvu qu'il n'y ait pas de ma faute, et que ça vienne de vous toute seule, sans que je vous aide.

LISETTE.

Qu'est-ce que cela signifie ?

Me. BLAISE.

Et comment à vous parmis de m'aimer, par exemple, j'y consens encore ; si le cœur vous y porte, ne vous retenez pas, je vous lâche la bride là-dessus, il n'y aura rian de pardu.

LISETTE.

Le plaisant compliment ! Eh ! quel avantage en tirerois-je ?

Me. BLAISE.

Oh, dame, je sis bridé, moi, ce n'est pas comme vous, je ne saurois parler plus clair ; voici venir Angélique, laissez-moi li toucher un petit mot d'affection, sans que ça empêche que vous soyez gentille.

LISETTE.

Ma foi, votre tête est dérangée, monsieur Blaise, je n'en rabats rien.

SCENE V.

ANGÉLIQUE, LISETTE, BLAISE.

ANGÉLIQUE, *un bouquet à la main.*

Bonjour, monsieur Blaise ; est-il vrai, Lisette, qu'il est venu quelqu'un de Paris pour monsieur Lucidor ?

LISETTE.

Oui, à ce que j'ai su.

ANGÉLIQUE.

Dit-on que ce soit pour l'emmener à Paris qu'on est venu ?

LISETTE.

C'est ce que je ne sais pas, monsieur Lucidor ne m'en a rien appris.

Me. BLAISE.

Il n'y a pas d'apparence, il veut auparavant vous marier dans l'opulence, à ce qu'il dit.

ANGÉLIQUE.

Me marier, monsieur Blaise, et à qui donc, s'il vous plaît?

Me. BLAISE.

La personne n'a pas encore de nom.

LISETTE.

Il parle vraiment d'un très-grand mariage; il s'agit d'un homme du monde, et il ne dit pas qui c'est, ni d'où il viendra.

ANGÉLIQUE, *d'un air content et discret.*

D'un homme du monde qu'il ne nomme pas.

LISETTE.

Je vous rapporte ses propres termes.

ANGÉLIQUE.

Hé bien, je n'en suis pas inquiete, on le connoîtra tôt ou tard.

Me. BLAISE.

Ce n'est pas moi toujours.

ANGÉLIQUE.

Oh, je le crois bien, ce seroit là un beau mystère; vous n'êtes qu'un homme des champs, vous.

Me. BLAISE.

Stapendant j'ons mes prétentions itou, mais je ne me cache pas, je dis mon nom, je me montre, en publiant que je sis amoureux de vous, vous le savez bian.

(*Lisette leve les épaules:*)

ANGÉLIQUE.

Je l'avois oublié.

Me. BLAISE.

Me vela pour vous en aviser derechef, vous souciez-vous un peu de ça, mademoiselle Angélique?

(*Lisette boude.*)

ANGÉLIQUE.

Hélas! guere.

Me. BLAISE.

Guierre, c'est toujours queuque chose, prenez-y garde au moins; car je vais me douter, sans façon, que je vous plais.

ANGÉLIQUE.

Je ne vous le conseille pas, monsieur Blaise; car il me semble que non.

Me. BLAISE.

Ah! bon ça; vela qui se comprend, c'est pourtant fâcheux, voyez-vous, ça me chagraine, mais n'importe, ne vous gênez pas, je revianrai tantôt pour savoir si vous desirez que j'en parle à madame Argante, ou s'il faudra que je m'en taise; ruminez ça à part, vous, et faites à votre guise; bonjour.

(*Et à Lisette à part.*)

Que vous êtes avenante!

LISETTE, *en colère.*

Quelle cervelle !

SCENE VI.

LISETTE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Heureusement je ne crains pas son amour; quand il me demanderoit à ma mère, il n'en sera pas plus avancé.

LISETTE.

Lui, c'est un conteur de sornettes, qui ne convient pas à une fille comme vous.

ANGÉLIQUE.

Je ne l'écoute pas; mais dis-moi, Lisette, monsieur Lucidor parle donc sérieusement d'un mari?

LISETTE.

Mais d'un mari distingué, d'un établissement considérable.

ANGÉLIQUE.

Très-considérable, si c'est ce que je soupçonne.

LISETTE.

Eh, que soupçonnez-vous?

ANGÉLIQUE.

Oh, je rougirois trop, si je me trompois.

LISETTE.

Ne seroit-ce pas lui, par hasard, que vous vous imaginez être l'homme en question, tout grand seigneur qu'il est par ses richesses?

ANGÉLIQUE.

Bon, lui, je ne sais pas seulement moi-même ce que je veux dire; on rêve, on promene sa pensée, et puis c'est tout; on le verra, ce mari, je ne l'épouserai pas sans le voir.

LISETTE.

Quand ce ne seroit qu'un de ses amis, ce seroit toujours une grande affaire. A propos, il m'a recommandé d'aller l'avertir quand vous seriez venue, et il m'attend dans l'allée.

ANGÉLIQUE.

Eh, va donc, à quoi t'amuses-tu là? Pardi tu fais bien les commissions qu'on te donne : il n'y sera peut-être plus.

LISETTE.

Tenez, le voilà lui-même.

SCENE VII.

ANGÉLIQUE, LUCIDOR, LISETTE.

LUCIDOR.

Y a-t-il long-tems que vous êtes ici, Angélique?

ANGÉLIQUE.

Non, monsieur, il n'y a qu'un moment que je sais que vous

avez envie de me parler, et je la querellois de ne me l'avoir pas dit plutôt.

LUCIDOR.

Oui, j'ai à vous entretenir d'une chose assez importante.

LISETTE.

Est-ce en secret? M'en irai-je?

LUCIDOR.

Il n'y a pas de nécessité que vous restiez.

ANGÉLIQUE.

Aussi bien je crois que ma mère aura besoin d'elle.

LISETTE.

Je me retire donc.

SCENE VIII.

LUCIDOR, ANGÉLIQUE.

(*Lucidor la regarde attentivement.*)

ANGÉLIQUE, *en riant.*

A quoi songez-vous donc en me considérant si fort?

LUCIDOR.

Je songe que vous embellissez tous les jours.

ANGÉLIQUE.

Ce n'étoit pas de même quand vous étiez malade : à propos, je sais que vous aimez les fleurs, et je pensois à vous aussi en cueillant ce petit bouquet; tenez, monsieur, prenez-le.

LUCIDOR.

Je ne le prendrai que pour vous le rendre, j'aurai plus de plaisir à vous le voir.

ANGÉLIQUE, *le prenant.*

Et moi à cette heure que je l'ai reçu, je l'aime mieux qu'auparavant.

LUCIDOR.

Vous ne répondez jamais rien que d'obligeant.

ANGÉLIQUE.

Ah! cela est si aisé avec de certaines personnes; mais que me voulez-vous donc?

LUCIDOR.

Vous donner des témoignages de l'extrême amitié que j'ai pour vous, à condition qu'avant tout vous m'instruirez de l'état de votre cœur.

ANGÉLIQUE.

Hélas! le compte en sera bientôt fait, je ne vous en dirai rien de nouveau; ôtez notre amitié, que vous savez bien, il n'y a rien dans mon cœur que je sache, je n'y vois qu'elle.

LUCIDOR.

Vos façons de parler me font tant de plaisir, que j'en oublie presque ce que j'ai à vous dire.

ANGÉLIQUE.

Comment faire? Vous oublierez donc toujours, à moins que je me taise; je ne connois point d'autre secret.

LUCIDOR.

Je n'aime point ce secret-là; mais poursuivons. Il n'y a encore environ que sept semaines que je suis ici.

ANGÉLIQUE.

Y a-t-il tant que cela? Que le temps passe vîte! Après.

LUCIDOR.

Et je vois quelquefois bien des jeunes gens du pays qui vous font la cour: lequel de tous distinguez-vous parmi eux? Confiez-moi ce qui en est, comme au meilleur ami que vous ayez.

ANGÉLIQUE.

Je ne sais pas, monsieur, pourquoi vous pensez que j'en distingue, des jeunes gens qui me font la cour; est-ce que je les remarque? est-ce que je les vois? Ils perdent donc bien leur tems.

LUCIDOR.

Je vous crois, Angélique.

ANGÉLIQUE.

Je ne me souciois d'aucun quand vous êtes venu ici, et je ne m'en soucie pas davantage depuis que vous y êtes, assurément.

LUCIDOR.

Etes-vous aussi indifférente pour maître Blaise, ce jeune fermier, qui veut vous demander en mariage, à ce qu'il m'a dit?

ANGÉLIQUE.

Il me demandera en ce qu'il lui plaira; mais en un mot, tous ces gens-là me déplaisent depuis le premier jusqu'au dernier, principalement lui, qui me reprochoit l'autre jour, que nous nous parlions trop souvent tous deux; comme s'il n'étoit pas plus naturel de se plaire plus en votre compagnie qu'en la sienne: que cela est sot!

LUCIDOR.

Si vous ne haïssez pas de me parler, je vous le rends bien, ma chère Angélique; quand je ne vous vois pas, vous me manquez et je vous cherche.

ANGÉLIQUE.

Vous ne cherchez pas long-tems; car je reviens bien vîte, et ne sors guere.

LUCIDOR.

Quand vous êtes revenue, je suis content.

ANGÉLIQUE.

Et moi je ne suis plus mélancolique.

LUCIDOR.

Il est vrai, j'avoue avec joie que votre amitié répond à la mienne.

ANGÉLIQUE.

Oui; mais malheureusement vous n'êtes pas de notre village, et vous retournerez peut-être bientôt à Paris, que je n'aime guere. Si j'étois à votre place, il me vieudroit plutôt chercher que je n'irois le voir.

LUCIDOR.

Eh! qu'importe que j'y retourne ou non, puisqu'il ne tiendra qu'à vous que nous y soyons tous deux.

ANGÉLIQUE.

Tous deux, monsieur Lucidor? Et mais, contez-moi donc comme quoi.

LUCIDOR.

C'est que je vous destine un mari qui y demeure.

ANGÉLIQUE.

Est-il possible? Ah ça, ne me trompez pas au moins, tout le cœur me bat; loge-t-il avec vous?

LUCIDOR.

Oui, Angélique, nous sommes dans la même maison.

ANGÉLIQUE.

Ce n'est pas assez; je n'ose encore être bien aise en toute confiance. Quel homme est-ce?

LUCIDOR.

Un homme très-riche.

ANGÉLIQUE.

Ce n'est pas là le principal : après.

LUCIDOR.

Il est de mon âge et de ma taille.

ANGÉLIQUE.

Bon, c'est ce que je voulois savoir.

LUCIDOR.

Nos caractères se ressemblent, il pense comme moi.

ANGÉLIQUE.

Toujours de mieux en mieux; que je l'aimerai!

LUCIDOR.

C'est un homme tout aussi uni, tout aussi sans façon que je le suis.

ANGÉLIQUE.

Je n'en veux point d'autre.

LUCIDOR.

Qui n'a ni ambition ni gloire, et qui n'exigera de celle qu'il épousera que son cœur.

ANGÉLIQUE, *riant.*

Il l'aura, monsieur Lucidor; il l'aura, il l'a déjà, je l'aime autant que vous, ni plus ni moins.

LUCIDOR.

Vous aurez le sien, Angélique, je vous en assure, je le connois, c'est tout comme s'il vous le disoit lui-même.

ANGÉLIQUE.

Eh, sans doute; et moi je réponds aussi comme s'il étoit là.

LUCIDOR.

Ah! que de l'humeur dont il est, vous allez le rendre heureux!

ANGÉLIQUE.

Ah! je vous promets bien qu'il ne sera pas heureux tout seul.

LUCIDOR.

Adieu, ma chère Angélique; il me tarde d'entretenir votre mère, et d'avoir son consentement. Le plaisir que me fait ce mariage, ne me permet pas de différer davantage; mais avant que je vous quitte, acceptez de moi ce petit présent de noce, que j'ai droit de vous offrir, suivant l'usage, et en qualité d'ami; ce sont de petits bijoux que j'ai fait venir de Paris.

ANGÉLIQUE.

Et moi je les prends, parce qu'ils y retourneront avec vous, et que nous y serons ensemble; mais il ne falloit point de bijoux, c'est votre amitié qui est le véritable.

LUCIDOR.

Adieu, belle Angélique, votre mari ne tardera pas à paroître.

ANGÉLIQUE.

Courez donc, afin qu'il vienne plus vîte.

SCENE IX.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Hé bien, mademoiselle, êtes-vous instruite? A qui vous marie-t-on?

ANGÉLIQUE.

A lui, ma chère Lisette, à lui-même, et je l'attends.

LISETTE.

A lui, dites-vous? Et quel est donc cet homme qui s'appelle *lui* par excellence? Est-ce qu'il est ici?

ANGÉLIQUE.

Et tu as dû le rencontrer, il va trouver ma mère.

LISETTE.

Je n'ai vu que monsieur Lucidor, et ce n'est pas lui qui vous épouse.

ANGÉLIQUE.

Eh, si fait, voilà vingt fois que je te le répète; si tu savois comme nous nous sommes parlé, comme nous nous entendions bien, sans qu'il ait dit, c'est moi; mais cela étoit si clair, si agréable, si tendre.

LISETTE.

Je ne l'aurois jamais imaginé; mais le voici encore.

SCENE X.

LUCIDOR, FRONTIN, LISETTE, ANGÉLIQUE.

LUCIDOR.

Je reviens, belle Angélique : en allant chez votre mère, j'ai trouvé monsieur qui arrivoit, et j'ai cru qu'il n'y avoit rien de plus pressé que de vous l'amener; celui-ci, c'est ce mari pour qui vous êtes si favorablement prévenue, et qui, par le rapport de nos caractères, est en effet un autre moi-même; il m'a apporté aussi le portrait d'une jeune et jolie personne, qu'on veut me faire épouser à Paris.

(*Il le lui présente.*)

Jetez les yeux dessus; comment le trouvez-vous?

ANGÉLIQUE, *d'un air mourant, le repousse.*

Je ne m'y connois pas.

LUCIDOR.

Adieu, je vous laisse ensemble, et je cours chez madame Argante. (*Il s'approche d'elle.*) Etes-vous contente?

Angélique, sans lui répondre, tire la boîte de bijoux, et la lui rend sans la regarder; elle la met dans sa main, et il s'arrête comme surpris, et sans la lui remettre; après quoi il sort.

SCENE XI.

ANGÉLIQUE, FRONTIN, LISETTE.

(*Angélique reste immobile; Lisette tourne autour de Frontin avec surprise, et Frontin paroît embarrassé.*

FRONTIN.

Mademoiselle, l'étonnante immobilité où je vous vois, intimide extrêmement mon inclination naissante; vous me découragez tout-à-fait, et je sens que je perds la parole.

LISETTE.

Mademoiselle est immobile, vous muet, et moi stupéfaite, j'ouvre les yeux, je regarde, et je n'y comprends rien.

ANGÉLIQUE, *tristement.*

Lisette, qui est-ce qui l'auroit cru?

LISETTE.

Je ne le crois pas, moi qui le vois.

FRONTIN.

Si la charmante Angélique daignoit seulement jeter un regard sur moi, je crois que je ne lui ferois point de peur, et peut-être y reviendroit-elle : on s'accoutume aisément à me voir, j'en ai l'expérience; essayez-en.

ANGÉLIQUE, *sans le regarder.*

Je ne saurois : ce sera pour une autre fois. Lisette, tenez compagnie

compagnie à monsieur, je lui demande pardon; je ne me sens pas bien, j'étouffe, et je vais me retirer dans ma chambre.

SCENE XII.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN, *à part.*

Mon mérite a manqué son coup.

LISETTE, *à part.*

C'est Frontin, c'est lui-même.

FRONTIN, *les premiers mots à part.*

Voici la plus forte de ma besogne ici : ma mie, que dois-je conjecturer d'un aussi langoureux accueil?

(*Elle ne répond pas, et le regarde. Il continue.*)

Hé bien, répondez donc? Allez-vous me dire aussi que ce sera pour une autre fois?

LISETTE.

Monsieur, ne t'ai-je pas vu quelque part?

FRONTIN.

Comment donc, ne t'ai-je pas vu quelque part? Ce village-ci est bien familier.

LISETTE, *à part les premiers mots.*

Est-ce que je me tromperois... ? Monsieur, excusez-moi; mais n'avez-vous jamais été à Paris chez une madame Dorman, où j'étois ?

FRONTIN.

Qu'est-ce que c'est que madame Dorman? Dans quel quartier?

LISETTE.

Du côté de la place Maubert, chez un marchand de café, au second.

FRONTIN.

Une place Maubert, une madame Dorman, un second; mon enfant, je ne connois point cela, et je prends toujours mon café chez moi.

LISETTE.

Je ne dis plus mot, mais j'avoue que je vous ai pris pour Frontin, et il faut que je me fasse toute la violence du monde pour m'imaginer que ce n'est point lui.

FRONTIN.

Frontin? mais c'est un nom de valet.

LISETTE.

Oui, monsieur, et il m'a semblé que c'étoit toi... Que c'étoit vous, dis-je.

FRONTIN.

Quoi! toujours des tu et des toi? Vous me lassez à la fin.

LISETTE.

J'ai tort, mais tu lui ressembles si fort... Eh, monsieur, pardon; je retombe toujours; quoi! tout de bon, ce n'est pas toi?... Je veux dire, ce n'est pas vous?

FRONTIN, *riant.*

Je crois que le plus court est d'en rire moi-même: allez, ma fille, un homme moins raisonnable et de moindre étoffe se fâcheroit; mais je suis trop au-dessus de votre méprise, et vous me divertiriez beaucoup, si ce n'étoit le désagrément qu'il y a d'avoir une physionomie commune avec ce coquin-là. La nature pouvoit se passer de lui donner le double de la mienne, et c'est un affront qu'elle m'a fait; mais ce n'est pas votre faute: parlons de votre maitresse.

LISETTE.

Oh, monsieur, n'y avez point de regret; celui pour qui je vous prenois est un garçon fort aimable, fort amusant, plein d'esprit, et d'une très-jolie figure.

FRONTIN.

J'entends bien, la copie est parfaite.

LISETTE.

Si parfaite, que je n'en reviens point, et tu serois le plus grand maraud... Monsieur, je me brouille encore, la ressemblance m'emporte.

FRONTIN.

Ce n'est rien, je commence à m'y faire, ce n'est pas à moi à qui vous palez.

LISETTE.

Non, monsieur, c'est à votre copie, et je voulois dire qu'il auroit grand tort de me tromper; car je voudrois de tout mon cœur que ce fût lui: je crois qu'il m'aimoit, je le regrette.

FRONTIN.

Vous avez raison, il en valoit bien la peine: (*et à part.*) Que cela est flatteur!

LISETTE.

Voilà qui est bien particulier, à chaque fois que vous parlez il me semble l'entendre.

FRONTIN.

Vraiment, il n'y a rien là de surprenant: dès qu'on se ressemble, on a le même son de voix, et volontiers les mêmes inclinations: il vous aimoit, dites-vous, et je ferois comme lui sans l'extrême distance qui nous sépare.

LISETTE.

Hélas! je me réjouissois en croyant l'avoir retrouvé.

FRONTIN, *à part le premier mot.*

Oh!... Tant d'amour sera récompensé, ma belle enfant, je vous le prédis; en attendant vous ne perdrez pas tout, je m'intéresse à vous, et je vous rendrai service; ne vous mariez pas sans me consulter.

LISETTE.

Je sais garder un secret; monsieur, dites-moi si c'est toi.

FRONTIN, *en s'en allant.*

Allons, vous abusez de ma bonté, il est tems que je me retire : (*et après.*) Ouf, le rude assaut.

SCENE XIII.

LISETTE, (*un moment seule.*) Me. BLAISE.

LISETTE.

Je m'y suis pris de toutes façons, et ce n'est pas lui sans doute; mais il n'y a jamais rien eu de pareil : quand ce seroit lui, au reste, maître Blaise est bien un autre parti, s'il m'aime.

Me. BLAISE.

Hé bien, fillette, à quoi en suis-je avec Angélique?

LISETTE.

Au même état où vous étiez tantôt.

Me. BLAISE, *en riant.*

Hé mais, tant pis, ma grande fille.

LISETTE.

Ne me direz-vous point ce que peut signifier le tant p's que vous dites en riant?

Me. BLAISE.

C'est que je ris de tout, mon poulet.

LISETTE.

En tout cas, j'ai un avis à vous donner; c'est qu'Angélique ne paroît pas disposée à accepter le mari que monsieur Lucidor lui destine, et qui est ici; et que si dans ces circonstances vous continuez à la rechercher, apparemment vous l'obtiendrez.

Me. BLAISE, *tristement.*

Croyez-vous? Eh mais, tant mieux.

LISETTE.

Oh, vous m'impatientez avec vos tant mieux si tristes, et vos tant pis si gaillards, et le tout en m'appellant ma grande fille et mon poulet; il faut, s'il vous plaît, que j'en aie le cœur net, monsieur Blaise, pour la dernière fois; est-ce que vous m'aimez?

Me. BLAISE.

Il n'y a pas encore de réponse à ça.

LISETTE.

Vous vous moquez donc de moi?

Me. BLAISE.

Vela une mauvaise pensée.

LISETTE.

Avez-vous toujours dessein de demander Angélique en mariage?

Me. BLAISE.

Le micmac le requiert.

LISETTE.

Le micmac : et si on vous la refuse, en serez-vous fâché ?

Me. BLAISE *riant.*

Oui-dà.

LISETTE.

En vérité, dans l'incertitude où vous me tenez de vos sentimens, que voulez-vous que je réponde aux douceurs que vous me dites ? Mettez-vous à ma place.

Me. BLAISE.

Boutez-vous à la mienne.

LISETTE.

Eh, quelle est-elle ? car si vous êtes de bonne foi, si effectivement vous m'aimez.

Me. BLAISE *riant.*

Oui je suppose.

LISETTE.

Vous jugez bien que je n'aurois pas le cœur ingrat.

Me. BLAISE *riant.*

Hé, hé, hé, hé... Lorgnez-moi un peu, que je voie si ça est vrai.

LISETTE.

Qu'en ferez-vous ?

Me. BLAISE.

Hé, hé... Je le garde. La gentille enfant ! queu dommage de laisser ça dans la peine !

LISETTE.

Quelle obscurité ! Voilà madame Argante et monsieur Lucidor ; il est apparemment question du mariage d'Angélique avec l'amant qui lui est venu, la mère voudra qu'elle l'épouse, et si elle obéit, comme elle y sera peut-être obligée, il ne sera plus nécessaire que vous la demandiez ; ainsi, retirez-vous, je vous prie.

Me. BLAISE.

Oui, mais je sis d'obligation aussi de revenir voir ce qui en est pour me comporter à l'avenant.

LISETTE *fâchée.*

Encore, oh votre énigme est d'une impertinence qui m'indigne.

Me. BLAISE., *riant en s'en allant.*

C'est pourtant douze mille francs qui vous fâchent.

LISETTE, *le voyant aller.*

Douze mille francs, où va-t-il prendre ce qu'il dit là ? Je commence à croire qu'il y a quelque motif à cela.

SCENE XIV.

MADAME ARGANTE, LUCIDOR, FRONTIN, LISETTE.

Mad. ARGANTE, *en entrant, à Frontin.*

Eh, monsieur, ne vous rebutez point, il n'est pas possible qu'Angélique ne se rende; il n'est pas possible. *(A Lisette.)* Lisette, vous étiez présente quand monsieur a vu ma fille, est-il vrai qu'elle ne l'ait pas bien reçu? Qu'a-t-elle donc dit? Parlez, a-t-il lieu de se plaindre?

LISETTE.

Non, madame, je ne me suis point apperçu de mauvaise réception; il n'y a eu qu'un étonnement naturel à une jeune et honnête fille, qui se trouve, pour ainsi dire, mariée dans la minute; mais pour le peu que madame la rassure et s'en mêle, il n'y aura pas la moindre difficulté.

LUCIDOR.

Lisette a raison, je pense comme elle.

Mad. ARGANTE.

Eh, sans doute, elle est si jeune et si innocente.

FRONTIN.

Madame, le mariage en impromptu étonne l'innocence, mais ne l'afflige pas, et votre fille est allee se trouver mal dans sa chambre.

Mad. ARGANTE.

Vous verrez, monsieur, vous verrez... Allez, Lisette, dites-lui que je lui ordonne de venir tout-à-l'heure. Amenez-la ici; partez. *(A Frontin.)* Il faut avoir la bonté de lui pardonner ces premiers mouvemens-là, monsieur, ce ne sera rien. *(Lisette part.)*

FRONTIN.

Vous avez beau dire, on a eu tort de m'exposer à cette aventure-ci; il est fâcheux à un galant homme, à qui tout Paris jette ses filles à la tête, et qui les refuse toutes, de venir lui-même essuyer les dédains d'une jeune citoyenne de village, à qui on ne demande précisément que sa figure en mariage; votre fille me convient fort, et je rends grace à mon ami de me l'avoir retenue; mais il falloit, en m'appellant, me tenir sa main si prête et si disposée, que je n'eusse qu'à tendre la mienne pour la recevoir; point d'autre cérémonie.

LUCIDOR.

Je n'ai pas dû deviner l'obstacle qui se présente.

Mad. ARGANTE.

Eh, messieurs, un peu de patience; regardez-la dans cette occasion-ci comme un enfant.

SCENE XV.

LUCIDOR, FRONTIN, ANGÉLIQUE, LISETTE, MADAME ARGANTE.

Mad. ARGANTE.

Approchez, mademoiselle, approchez, n'êtes-vous pas bien sensible à l'honneur que vous fait monsieur, de venir vous épouser, malgré votre peu de fortune, et la médiocrité de votre état ?

FRONTIN.

Rayons le mot d'honneur, mon amour et ma galanterie le désapprouvent.

Mad. ARGANTE.

Non, monsieur, je dis la chose comme elle est; répondez, ma fille.

ANGÉLIQUE.

Ma mère...

Mad. ARGANTE.

Vite donc.

FRONTIN.

Point de ton d'autorité, sinon je reprends mes bottes et monte à cheval. (*A Angélique.*) Vous ne m'avez point encore regardé, fille aimable, vous n'avez point encore vu ma personne, vous la rebutez sans la connoître, voyez-la pour la juger.

ANGÉLIQUE.

Monsieur...

Mad. ARGANTE.

Monsieur, ma mère, levez la tête.

FRONTIN.

Silence, maman, voilà une réponse entamée.

LISETTE.

Vous êtes trop heureuse, mademoiselle; il faut que vous soyez née coëffée.

ANGÉLIQUE *vivement.*

En tout cas, je ne suis pas née babillarde.

FRONTIN.

Vous n'en êtes que plus rare; allons, mademoiselle, reprenez haleine, et prononcez.

Mad. ARGANTE.

Je dévore ma colère.

LUCIDOR.

Que je suis mortifié!

FRONTIN *à Angélique.*

Courage, encore un effort pour achever.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, je ne vous connois point.

FRONTIN.

La connoissance est si-tôt faite en mariage ; c'est un pays où l'on va si vite.

Mad. ARGANTE.

Comment, étourdie, ingrate que vous êtes!

FRONTIN.

Ah, ah, madame Argante, vous avez le dialogue d'une rudesse insoutenable.

Mad. ARGANTE.

Je sors, je ne pourrois pas me retenir ; mais je la déshérite, si elle continue de répondre aussi mal aux obligations que nous vous avons, messieurs. Depuis que monsieur Lucidor est ici, son séjour n'a été marqué pour nous que par des bienfaits. Pour comble de bonheur, il procure à ma fille un mari tel qu'elle ne pouvoit pas l'espérer, ni pour le bien, ni pour le rang, ni pour le mérite.

FRONTIN.

Toutes deux, appuyez légèrement sur le dernier.

Mad. ARGANTE.

Et merci de ma vie, qu'elle l'accepte, ou je la renonce.

SCENE XVI.

LUCIDOR, FRONTIN, ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

En vérité, mademoiselle, on ne sauroit vous excuser ; attendez-vous qu'il vous vienne un prince ?

FRONTIN.

Sans vanité, voici mon apprentissage; en fait de refus, je ne connois pas cet affront-là.

LUCIDOR.

Vous savez, belle Angélique, que je vous ai d'abord consultée sur ce mariage ; je n'y ai pensé que par zèle pour vous, et vous m'en avez paru satisfaite.

ANGÉLIQUE.

Oui monsieur, votre zèle est admirable, c'est la plus belle chose du monde, et j'ai tort, je suis une étourdie, mais laissez-moi dire. A cette heure que ma mère n'y est plus, et que je suis un peu plus hardie, il est juste que je parle à mon tour, et je commence par vous, Lisette, c'est que je vous prie de vous taire, entendez-vous ; il n'y a rien ici qui vous regarde ; quand il vous viendra un mari, vous en ferez ce qu'il vous plaira, sans que je vous en demande compte, et je ne vous dirai point sottement ni que vous êtes née coëffée, ni

que vous attendez un prince, ni d'autres propos aussi ridicules que vous m'avez tenus, sans savoir ni quoi, ni qu'est-ce.

FRONTIN.

Sur sa part, je devine la mienne.

ANGÉLIQUE.

La vôtre est toute prête, monsieur; vous êtes honnête homme, n'est-ce pas ?

FRONTIN.

C'est en quoi je brille.

ANGÉLIQUE.

Vous ne voudrez pas causer du chagrin à une fille qui ne vous a jamais fait de mal, cela seroit cruel et barbare.

FRONTIN.

Je suis l'homme du monde le plus humain, vos pareilles en ont mille preuves.

ANGÉLIQUE.

C'est bien fait; je vous dirai donc, monsieur, que je serois mortifiée s'il falloit vous aimer, le cœur me le dit, on sent cela, non que vous ne soyez fort aimable, pourvu que ce ne soit pas moi qui vous aime; je ne finirai point de vous louer quand ce sera pour une autre; je vous prie de prendre en bonne part ce que je vous dis là, j'y vais de tout mon cœur, ce n'est pas moi qui ai été vous chercher une fois; je ne songeois pas à vous, et si je l'avois pu, il ne m'en auroit pas plus coûté de vous crier, ne venez pas, que de vous dire, allez-vous-en.

FRONTIN.

Comme vous me le dites !

ANGÉLIQUE.

Oh sans doute, et le plutôt sera le mieux; mais que vous importe ? vous ne manquerez pas de filles; quand on est riche, on en a tant qu'on veut, à ce qu'on dit, au lieu que naturellement je n'aime point l'argent; j'aimerois mieux en donner que d'en prendre; c'est là mon humeur.

FRONTIN.

Elle est bien opposée à la mienne; à quelle heure voulez-vous que je parte ?

ANGÉLIQUE.

Vous êtes bien honnête; quand il vous plaira; je ne vous retiens point, il est tard à cette heure, mais il fera beau demain.

FRONTIN, *à Lucidor.*

Mon grand ami, voilà ce qu'on appelle un congé bien conditionné, et je le reçois, sauf vos conseils, qui me régleront là-dessus cependant; ainsi, belle ingrate, je diffère encore mes derniers adieux.

ANGÉLIQUE.

Quoi, monsieur, ce n'est pas fait ? pardi vous avez bon courage

courage. *(Et quand il est parti.)* Votre ami n'a guère de cœur, il me demande à quelle heure il partira, et il reste.

SCENE XVII.

LUCIDOR, ANGÉLIQUE, LISETTE.

LUCIDOR.

Il n'est pas si aisé de vous quitter, Angélique; mais je vous débarrasserai de lui.

LISETTE.

Quelle perte! un homme qui lui faisoit sa fortune.

LUCIDOR.

Il y a des antipathies insurmontables; si Angélique est dans ce cas-là, je ne m'étonne point de son refus, et je ne renonce pas au projet de l'établir avantageusement.

ANGÉLIQUE.

Eh, monsieur, ne vous en mêlez pas, il y a des gens qui ne font que nous porter guignon.

LUCIDOR.

Vous porter guignon avec les intentions que j'ai, et qu'avez-vous à reprocher à mon amitié?

ANGÉLIQUE, *à part les premiers mots.*

Son amitié, le méchant homme!

LUCIDOR.

Dites-moi de quoi vous vous plaignez?

ANGÉLIQUE.

Moi, monsieur, me plaindre, et qui est-ce qui y songe? Où sont les reproches que je vous fais? Me voyez-vous fâchée? Je suis très-contente de vous, vous en agissez on ne peut pas mieux; comment donc? Vous m'offrez des maris tant que j'en voudrai; vous m'en faites venir de Paris sans que j'en demande, y a-t-il rien de plus obligeant, de plus officieux? Il est vrai que je laisse là tous vos mariages; mais aussi il ne faut pas croire, à cause de vos rares bontés, qu'on soit obligé vîte et vîte de se donner au premier venu que vous attirez de je ne sais où, et qui arrivera tout botté pour m'épouser sur votre parole; il ne faut pas croire cela, je suis fort reconnoissante, mais je ne suis pas idiote.

LUCIDOR.

Quoique vous en disiez, vos discours ont une aigreur que je ne sais à quoi attribuer, et que je ne mérite point.

LISETTE.

Ah! j'en sais bien la cause, moi, si je voulois parler.

ANGÉLIQUE.

Hem: qu'est-ce que c'est que cette science que vous avez? Que veut-elle dire? Ecoutez, Lisette, je suis naturellement douce et bonne, un enfant a plus de malice que moi; mais

si vous me fâchez, vous m'entendez bien, je vous promets de la rancune pour mille ans.

LUCIDOR.

Si vous ne vous plaignez point de moi, reprenez donc ce petit présent que je vous avois fait, et que vous m'avez rendu sans me dire pourquoi.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi? c'est qu'il n'est pas juste que je l'aie. Le mari et les bijoux étoient pour aller ensemble, et en rendant l'un, je rends l'autre. Vous voilà bien embarrassé; gardez cela pour cette charmante beauté dont on vous a apporté le portrait.

LUCIDOR.

Je lui en trouverai d'autres; reprenez ceux-ci.

ANGÉLIQUE.

Oh! qu'elle garde tout, monsieur, je les jeterois.

LISETTE.

Et moi je les ramasserai.

LUCIDOR.

C'est-à-dire, que vous ne voulez pas que je songe à vous marier, et que malgré ce que vous m'avez dit tantôt, il y a quelque amour secret dont vous me faites mystère.

ANGÉLIQUE.

Eh mais, cela se peut bien; oui, monsieur, voilà ce que c'est, j'en ai pour un homme d'ici; et quand je n'en aurois pas, j'en prendrois tout exprès demain pour avoir un mari à ma fantaisie.

SCENE XVIII.

LUCIDOR, ANGÉLIQUE, LISETTE, Me. BLAISE.

Me. BLAISE.

Je requiers la parmission d'interrompre, pour avoir la déclaration de voute darnière volonté, mademoiselle: retenez-vous voute amoureux nouviau venu?

ANGÉLIQUE.

Non, laissez-moi.

Me. BLAISE.

Me retenez-vous, moi?

ANGÉLIQUE.

Non.

Me. BLAISE.

Une fois, deux fois, me voulez-vous?

ANGÉLIQUE.

L'insupportable homme!

LISETTE.

Etes-vous sourd, maître Blaise? Elle vous dit que non.

Me. BLAISE *à Lisette, les premiers mots à part et en souriant.*

Oui, ma mie.. Ah ça, monsieur, je vous prends à témoin comme quoi je l'aime, comme quoi alle me repousse, que si alle ne me prend pas c'est sa faute. et que ce n'est pas sur moi qu'il en faut jeter l'endosse. (*A Lisette à part*) Bonjour, poulette. (*Et puis à tous.*) Au demeurant, ça ne me surprend point; mademoiselle Angélique en refuse deux, alle en refuse trois, alle en refuseroit un boisseau; il n'y en a qu'un qu'alle envie, tout le reste est du fretin pour alle, hors monsieur Lucidor, que j'ons deviné drès le commencement.

ANGÉLIQUE *outrée.*

Monsieur Lucidor!

Me BLAISE.

Lui-même. N'ons-je pas vu que vous pleuriez quand il fut malade, tant vous aviez peur qu'il ne devint mort?

LUCIDOR.

Je ne croirai jamais ce que vous dites là: Angélique pleuroit par amitié pour moi.

ANGÉLIQUE.

Comment, vous ne croirez pas? Vous ne seriez pas un homme de bien de le croire. M'accuser d'aimer à cause que je pleure, à cause que je donne des marques de bon cœur: eh mais, je pleure tous les malades que je vois, je pleure pour tout ce qui est en danger de mourir; si mon oiseau mouroit devant moi, je pleurerois: dira-t-on que j'ai de l'amour pour lui?

LISETTE.

Passons, passons là-dessus; car à vous parler franchement, je l'ai cru de même.

ANGÉLIQUE.

Quoi! vous aussi, Lisette, vous m'accablez, vous me déchirez? Eh, que vous ai-je fait? Quoi! un homme qui ne pense point à moi, qui veut me marier à tout le monde, et je l'aimerois? moi, qui ne pourrois pas le souffrir s'il m'aimoit; moi. qui ai de l'inclination pour un autre, j'ai donc le cœur bien bas, bien misérable. Ah! que l'affront qu'on me fait est sensible!

LUCIDOR.

Mais en vérité, Angélique, vous n'êtes pas raisonnable: ne voyez-vous pas que ce sont nos petites conversations qui ont donné lieu à cette folie qu'on a rêvée, et qu'elle ne mérite pas votre attention?

ANGÉLIQUE.

Hélas! monsieur, c'est par discrétion que je ne vous ai pas dit ma pensée; mais je vous aime si peu, que si je ne me retenois pas, je vous hairois depuis ce mari que vous avez mandé de Paris: oui, monsieur, je vous hairois, je ne sais pas trop même si je ne vous hais pas, je ne voudrois pas jurer que

non ; car j'avois de l'amitié pour vous, et je n'en ai plus : est-ce là des dispositions pour aimer?

LUCIDOR.

Je suis honteux de la douleur où je vous vois : avez-vous besoin de vous défendre, dès que vous en aimez un autre? Tout n'est-il pas dit?

Me. BLAISE.

Un autre galant, alle seroit morgué bian en peine de le montrer.

ANGÉLIQUE.

En peine? Hé bien, puisqu'on m'obstine, c'est justement lui qui parle, cet indigne.

LUCIDOR.

Je l'ai soupçonné.

Me. BLAISE.

Moi?

LISETTE.

Bon, cela n'est pas vrai.

ANGÉLIQUE.

Quoi! je ne sais pas l'inclination que j'ai? Oui, c'est lui, je vous dis que c'est lui.

Me. BLAISE.

Ah ça, demoiselle, ne badinons point, ça n'a ni rime, ni raison: par votre foi, est-ce ma personne qui vous a pris le cœur?

ANGÉLIQUE.

Oui, je l'ai assez dit, oui c'est vous, malhonnête que vous êtes; si vous ne m'en croyez pas, je ne m'en soucie guère.

Me. BLAISE.

Eh! mais votre mère n'y consentira jamais.

ANGÉLIQUE.

Vraiment je le sais bien.

Me. BLAISE.

Et pis, vous m'avez rebuté d'abord: j'ai compté là-dessus, moi, je me sis arrangé autrement.

ANGÉLIQUE.

Hé bien, ce sont vos affaires.

Me. BLAISE.

On n'a pas un cœur qui va et qui viant comme une girouette, faut être fille pour ça; on se fie à des refus.

ANGÉLIQUE.

Oh, accommodez-vous, benêt.

Me. BLAISE.

Sans compter que je ne sis pas riche.

LUCIDOR.

Ce n'est pas là ce qui embarrassera, et j'applanirai tout; puisque vous avez le bonheur d'être aimé, maître Blaise, je

donne vingt mille francs en faveur de ce mariage : je vais en porter la parole à madame Argante, et je revieus dans le moment vous en rendre la réponse.

ANGÉLIQUE.

Comme on me persécute !

LUCIDOR.

Adieu, Angélique, j'aurai enfin la satisfaction de vous voir mariée selon votre cœur, quelque chose qui m'en coûte.

ANGÉLIQUE.

Je crois que cet homme-là me fera mourir de chagrin.

SCENE XIX.

Me. BLAISE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Ce monsieur Lucidor est un grand marieur de filles : à quoi vous déterminez-vous, maître Blaise ?

Me. BLAISE, *après avoir rêvé.*

Je dis qu'vous êtes toujours bian jolie, mais que ces vingt mille francs vous font grand tort.

LISETTE.

Hum, le vilain procédé.

ANGÉLIQUE, *d'un air languissant.*

Est-ce que vous aviez quelque dessein pour elle ?

Me. BLAISE.

Oui, je n'en fais pas le fin.

ANGÉLIQUE, *languissante.*

Sur ce pied-là vous ne m'aimez pas.

Me. BLAISE.

Si fait dà, ça m'avoit un peu quitté, mais je vous r'aime chèrement à cette heure.

ANGÉLIQUE, *toujours languissante.*

A cause des vingt mille francs.

Me. BLAISE.

A cause de vous, et pour l'amour d'eux.

ANGÉLIQUE.

Vous avez donc intention de les recevoir ?

Me. BLAISE.

Pargué, à voute avis.

ANGÉLIQUE.

Et moi, je vous déclare, si vous les prenez, que je ne veux point de vous.

Me. BLAISE.

En voici bian d'une autre.

ANGÉLIQUE.

Il y auroit trop de lâcheté à vous de prendre de l'argent d'un homme qui a voulu me marier à un autre, qui m'a

offensée en particulier, en croyant que je l'aimois, et qu'on dit que j'aime moi-même.

LISETTE.

Mademoiselle a raison, j'approuve tout-à-fait ce qu'elle dit là.

Me. BLAISE.

Mais accoutez donc le bon sens, si je ne prends pas les vingt mille francs, vous me perdrez, vous ne m'aurez point, voute mère ne voura point de moi.

ANGÉLIQUE.

Hé bien, si elle ne veut point de vous, je vous laisserai.

Me. BLAISE, *inquiet.*

Est-ce votre dernier mot?

ANGÉLIQUE.

Je ne changerai jamais.

Me. BLAISE.

Ah! me velà biau garçon.

SCENE XX.

LUCIDOR, Me. BLAISE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

LUCIDOR.

Votre mère consent à tout, belle Angélique, j'en ai sa parole, et votre mariage avec Me. Blaise est conclu, moyennant les vingt mille francs que je donne. Ainsi vous n'avez qu'à venir tous deux l'en remercier.

Me. BLAISE.

Point du tout; il y a un autre vartigo qui la tiant; alle a de l'avarsion pour le magot de vingt mille francs, à cause de vous, qui les délivrez: alle ne veut point de moi, si je les prends, et je veux du magot avec alle.

ANGÉLIQUE, *s'en allant.*

Et moi, je ne veux plus de qui que ce soit au monde.

LUCIDOR.

Arrêtez, de grace, chère Angélique. Laissez-nous, vous autres.

Me. BLAISE, *prenant Lisette par la main.*

Noute premier marché tiant-il toujours?

LUCIDOR.

Oui, je vous le garantis.

Me. BLAISE.

Que le Ciel vous consarve en joie; je vous fiance donc, fillette.

SCENE XXI.

LUCIDOR, ANGÉLIQUE.

LUCIDOR.

Vous pleurez, Angélique?

ANGÉLIQUE.

C'est que ma mère sera fâchée, et puis j'ai eu assez de confusion pour cela.

LUCIDOR.

A l'égard de votre mère, ne vous en inquiétez pas, je la calmerai; mais me laisserez-vous la douleur de n'avoir pu vous rendre heureuse ?

ANGÉLIQUE.

Oh, voilà qui est fini, je ne veux rien d'un homme qui m'a donné le renom que je l'aimois toute seule.

LUCIDOR.

Je ne suis point l'auteur des idées qu'on a eues là-dessus.

ANGÉLIQUE.

On ne m'a point entendu me vanter que vous m'aimiez, quoique je l'eusse pu croire aussi bien que vous, après toutes les amitiés et toutes les manieres que vous avez eues pour moi depuis que vous êtes ici; je n'ai pourtant pas abusé de cela; vous n'en avez pas agi de même, et je suis la dupe de ma bonne foi.

LUCIDOR.

Quand vous auriez pensé que je vous aimois, quand vous m'auriez cru pénétré de l'amour le plus tendre, vous ne vous seriez pas trompée.

Angélique ici redouble ses pleurs, et sanglotte davantage.

LUCIDOR *continue.*

Et pour achever de vous ouvrir mon cœur, je vous avoue que je vous adore, Angelique.

ANGÉLIQUE.

Je n'en sais rien; mais si jamais je viens à aimer quelqu'un, ce ne sera pas moi qui lui chercherai des filles en mariage, je le laisserai plutôt mourir garçon.

LUCIDOR.

Hélas! Angélique, sans la haine que vous m'avez déclarée, et qui m'a paru si vraie, si naturelle, j'allois me proposer moi-même. (*Lucidor revenant.*)

Mais qu'avez-vous donc encore à soupirer ?

ANGÉLIQUE.

Vous dites que je vous hais, n'ai-je pas raison ? Quand il n'y auroit que ce portrait de Paris qui est dans votre poche.

LUCIDOR.

Ce portrait n'est qu'une feinte; c'est celui d'une sœur que j'ai.

ANGÉLIQUE.

Je ne pouvois pas deviner.

LUCIDOR.

Le voici, Angélique, et je vous le donne.

ANGÉLIQUE.

Qu'en ferai-je si vous n'y êtes plus ? Un portrait ne guérit de rien.

LUCIDOR.

Et si je restois, si je vous demandois votre main, si nous ne nous quittions de la vie ?

ANGÉLIQUE.

Voilà du moins ce qu'on appelle parler, cela.

LUCIDOR.

Vous m'aimez donc ?

ANGÉLIQUE.

Ai-je jamais fait autre chose.

LUCIDOR, *se mettant tout-à-fait à genoux.*

Vous me transportez, Angélique.

SCENE XXII et derniere.

Tous les Acteurs arrivent avec Madame Argante.

Mad. ARGANTE.

Hé bien, Monsieur ? Mais que vois-je ? Vous êtes aux genoux de ma fille, je pense ?

LUCIDOR.

Oui, madame, et je l'épouse dès aujourd'hui, si vous y consentez.

Mad. ARGANTE, *charmée.*

Vraiment, que de reste, monsieur, c'est bien de l'honneur à nous tous, et il ne manquera rien à la joie où je suis, si monsieur (*montrant Frontin*) qui est votre ami, demeure aussi le nôtre.

FRONTIN.

Je suis de si bonne composition, que ce sera moi qui vous verserai à boire à table.

(*A Lisette.*)

Ma reine, puisque vous aimiez tant Frontin, et que je lui ressemble, j'ai envie de l'être.

LISETTE,

Ah ! coquin, je t'entends bien, mais tu l'es trop tard.

Me. BLAISE.

Je ne pouvons nous quitter, il y a douze mille francs qui nous suivent.

Mad. ARGANTE.

Que signifie donc cela ?

LUCIDOR.

Je vous l'expliquerai tout-à-l'heure, qu'on fasse venir les violons du village, et que la journée finisse par des danses.

FIN.